

# Le travail à travers le temps, à travers les textes (1)

ANNEXE

Annexe 2 au rapport  
de la commission présidée  
par **Jean BOISSONNAT**,  
Commissariat général du Plan, 1995

## PRÉLIMINAIRES : DÉFINITIONS

Il se pose un problème évident de définition du travail, de l'emploi, de l'activité qui est peut-être à l'origine de beaucoup de faux débats. Un certain nombre de textes devraient normalement nous permettre d'éclairer les différents termes.

Le terme de travail est polysémique et, comme de nombreuses notions, il a pris des significations extrêmement différentes selon les époques, à tel point qu'il est sans doute périlleux de continuer à l'utiliser de manière générale : « le travail ».

Nous possédons des textes très éclairants sur le sens que les Grecs accordaient à ce mot et également sur la signification qu'il recouvrait pour des populations appartenant à des sociétés non industrielles, grâce aux travaux philosophiques et ethno-anthropologiques.

Pour résumer, dans la Grèce, à l'époque de Platon et d'Aristote (2), le verbe « travailler » est toujours employé dans un sens « péjoratif ». Le travail, c'est l'ensemble des efforts nécessaires pour simplement reproduire la force physique, pour simplement pourvoir aux besoins de la vie. Pour les Grecs, la vocation de l'homme n'est pas de se borner à pourvoir aux besoins de la vie, au contraire. La véritable vie, la véritable dignité, consiste pour l'homme à participer à la gestion des affaires de la Cité grâce à la parole.

Le domaine du travail est celui de l'asservissement à la nécessité, à quoi s'oppose le domaine de la liberté, politique et parole. C'est pour cela qu'une classe spéciale, les esclaves, est chargée de l'entretien de la vie. C'est cette classe qui supporte l'asservissement à la nécessité pour

toute la collectivité et qui permet aux autres d'être vraiment libres. Donc, le travail n'est en aucun cas synonyme d'épanouissement personnel. Toutes les activités qui pourvoient aux besoins de la vie en soi serviles (elles rabaissent l'homme au niveau de l'animal, à la préoccupation de la simple reproduction de la vie matérielle). Chez Aristote, même l'artisan ne mérite pas d'être citoyen, car son corps est « déformé » par le contact avec les choses purement et exclusivement tournées vers la satisfaction des besoins matériels. Les artisans sont les gens dont l'intérêt principal est le métier et non pas la politique. Le but principal de l'éducation est de devenir apte à mener une vie de loisir. Il vaut mieux choisir la vie de loisir que la vie laborieuse et « il faut rechercher comme but ce qu'il convient de faire dans cette vie de loisir ». Le terme de loisir n'a évidemment que très peu de choses à voir avec nos loisirs contemporains.

Le travail, au sens d'une grande notion recouvrant tous les métiers, n'existe pas : « Pour nous, toutes les tâches professionnelles, si diverses soient-elles dans le concret, rentrent dans un type de conduite unique : nous y

(1) Les rapporteurs du groupe de prospective ont réuni un ensemble de matériaux statistiques, analytiques, théoriques et empiriques sur six thèmes qui ont été ainsi explorés dans leurs rapports : au travail et à l'emploi : la démographie, la mondialisation, l'organisation du marché du travail et de l'emploi, le tissu productif, l'organisation juridique et institutionnelle, les valeurs et attentes des Français. Ils ont servi de base au travail du groupe et sont largement repris dans la partie diagnostic (1<sup>re</sup> partie) de l'ouvrage et la partie sur les futurs possibles (2<sup>e</sup> partie). Il a paru utile de présenter un extrait de la note sur « les valeurs et attentes des Français » proposée par D. Média afin de rendre compte de la problématique historique sur le travail qui a sous-tendu les travaux du groupe.

(2) Textes de Platon, Aristote, commentaires d'Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne* – et de P.-I. Vernant en particulier – *Travail et esclavage en Grèce ancienne* – largement repris par la suite par A. Gorz, *Métamorphoses du travail, quête du sens*, A. Cotta, *L'homme au travail*, et beaucoup d'articles de revues.

voyons une même activité forcée, réglée, dont l'effet concerne directement autrui et qui vise à produire des valeurs utiles au groupe... Dans le cadre de la technique et de l'économie antique, le travail n'apparaît encore que sous son aspect concret. Chaque tâche se trouve définie en fonction du produit qu'elle vise à fabriquer. On n'envisage pas le travail dans la perspective du producteur, comme l'expression d'un même effort humain créateur de valeur sociale. On ne trouve donc pas, dans la Grèce ancienne, une grande fonction humaine, le travail, couvrant tous les métiers, mais une pluralité de métiers différents, dont chacun constitue un type particulier d'action produisant son ouvrage propre... N'étant pas saisi dans son unité abstraite, le travail sous sa forme de métier, ne se manifeste pas encore comme échange d'activité sociale, comme fonction sociale de base (J.-P. Vernant).

Si le travail n'est pas synonyme de réalisation personnelle, bien au contraire, il ne l'est pas non plus de lien social : le lien social se fait, se noue dans la communauté politique, pas dans le travail : « Le métier se présente donc comme un facteur de différenciation et de cloisonnement entre citoyens. S'ils se sentent unis en une seule cité, ce n'est pas en fonction de leur travail professionnel, mais malgré lui et en dehors de lui. Le lien social s'établit au-delà du métier, sur le seul plan où les citoyens peuvent s'aimer réciproquement parce qu'ils s'y comportent tous de façon identique et ne se sentent pas différents les uns des autres : celui des activités non professionnelles, non spécialisées, qui composent la vie politique et religieuse de la cité. »

Le travail, à l'époque grecque classique, dont nous viennent pourtant toutes les grandes notions philosophiques (qui sont en quelque sorte nos racines), n'est ni synonyme de réalisation personnelle, ni source de lien social, il est au contraire méprisé et considéré comme s'opposant à la véritable citoyenneté. De cela nous pouvons déjà retenir que l'on ne pourra pas parler d'une essence du travail, conçue comme réalisation de soi. S'il y a une possible interprétation d'un terme dans le sens de réalisation de soi-même, cela vient d'une confusion avec l'œuvre. Jamais le Grec ne se réalise dans son travail ; en revanche, il est possible que l'artisan mette quelque chose de lui-même dans son œuvre. C'est de cette confusion entre travail et œuvre que viennent une partie des malentendus aujourd'hui. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'il n'y ait pas une dimension de contrainte ou de difficulté dans l'œuvre, mais cette dimension n'est pas première. Dans le cas de l'œuvre, ce qui est premier est la possibilité de considérer le produit final comme le sien propre et surtout le fait qu'il existe une relation d'expression entre l'auteur de l'œuvre et celle-ci.

Un certain nombre de commentateurs rappellent ainsi que la plupart des langues disposent de deux mots (*ponos/ergon*, *arbeit/werk*, travail/œuvre, *labour/work*) pour bien distinguer ces deux phénomènes très différents et rappellent qu'étymologiquement, dans la langue française, travail vient du latin *tripalium*, sorte

de joug qui pesait sur les animaux, ou encore instrument de torture. C'est à l'évidence ce qui contraint.

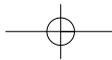
Trouvons-nous ce sens de réalisation de soi et lien social dans les sociétés non industrielles ? Pas plus. Nous disposons des nombreux textes d'ethnologues et d'anthropologues : Malinowski, Mauss, Sahlins, Lévi-Strauss, Durkheim... Tous montrent soit que le travail au sens d'effort visant à satisfaire les besoins naturels n'est pas valorisé en tant que tel et n'est jamais synonyme de réalisation de soi, soit qu'il a une signification d'abord d'ordre symbolique : montrer aux autres membres du groupe son adresse et son habileté... Le travail n'est jamais réalisé en vue du gain qu'il procurera. Au contraire, les « faits sociaux » comme le potlach montrent des accumulations de biens qui sont tout à coup gaspillés, rendus inutilisables, parce que le fait important est l'acte social que cette dépense signifie.

Cela signifie que la valorisation du travail, qui ira de pair avec la croyance qu'il est une activité essentielle de l'homme et une source essentielle de lien social, est beaucoup plus tardive, d'une part, et ne s'est développée dans un certain nombre de pays, d'autre part. C'est la thèse de Max Weber : se forgent entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, non pas autour de l'éthique chrétienne classique (tu travailleras à la sueur de ton front) mais autour de Luther, de Calvin et des protestants un certain nombre d'idées qui vont s'épanouir dans ce que Weber appelle l'éthique du labeur. Le travail dans sa dimension de valorisation de la vie sur terre, de valorisation de l'épargne... se développe en même temps que la pensée protestante, non pas que celle-ci délivre un message particulier à l'égard du travail, mais parce qu'elle valorise certains comportements qui ne l'étaient pas du tout auparavant (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, histoire économique*).

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles se développent un certain nombre d'idées majeures, autour des découvertes scientifiques et philosophiques, d'une part (héliocentrisme, sujet cartésien, mathématisation de la nature avec Galilée), et dans le nouveau champ de réalité qui apparaît avec l'économie, d'autre part : Smith met le travail au premier plan de ses recherches (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*). Il écrit très clairement que le travail est à la source de toute richesse. À l'époque, une opposition majeure se crée entre la France et l'Angleterre : les Français, Turgot, Say, les Physiocrates, pensent que seule la Nature crée vraiment des richesses, produit vraiment au sens strict du terme. Les hommes ne font que transformer les œuvres de la nature, la seule-classe productive ou du moins la plus proche de la production, ce sont les paysans.

Smith réfute cette conception : l'homme crée de la richesse supplémentaire. C'est au même moment que scientifiques et philosophes s'intéressent à la notion de force.

Ricardo va encore plus loin. Et évidemment Hegel et Marx : l'homme devient vraiment la source de toute production, le grand producteur. Le discours philosophique, allemand en particulier, accompagne (précède-



de ?) le mouvement des idées en économie et le développement industriel. C'est à ce moment que l'on peut commencer à employer cette expression unique : « le travail » et que le travail est conçu comme ce grâce à quoi l'homme se découvre, s'approfondit, se réalise (en s'opposant à un donné extérieur à la nature) et réalise la prescription de Descartes : « devenir comme maîtres et possesseurs de la nature ». Le travail est la médiation qui permet à l'homme de transformer la nature et de se transformer lui-même.

Marx ira évidemment encore plus loin : même s'il est assez contradictoire sur le but à atteindre (réduction du temps de travail ou transformation telle du travail que celui-ci deviendra le premier besoin vital), il met bien au centre de toutes choses le travail et la production. Même si Marx le critique, le programme de Gotha en 1875 indique bien, dans son premier paragraphe, que le travail est la source de culture et de toute richesse. Marx est aussi celui qui développe le plus l'idée que le travail est la fonction sociale par excellence, le travail comme fonction collective qui explique d'ailleurs que les moyens de production doivent être collectifs. Même croyance de Durkheim dans cette dimension profondément collective du travail : la division du travail social, qui certes pose problème, est en même temps ce qui rend les hommes les plus dépendants les uns des autres et donc les lie le plus.

Il faut rappeler aussi d'un mot la thèse de Marx, selon laquelle ce qui apparaît au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le travail « abstrait », c'est-à-dire le travail qui est effectué dans le but d'obtenir autre chose : un revenu en particulier. Le travail abstrait ou marchandise, termes que n'auraient pas renié et qu'emploient d'ailleurs également Max Weber ou K. Polanyi, c'est celui qui n'est pas effectué pour lui-même, mais toujours pour autre chose. C'est essentiellement pour cela que le travail est « aliéné » chez Marx et pas tellement parce qu'il est parcellisé (cela correspond plutôt à l'analyse de Hegel).

Ce que l'on peut sans doute tirer de cette brève revue des textes philosophiques qui traitent du travail, c'est que le travail n'a pas une « nature anthropologique » donnée. Qu'il n'a pas été de toute éternité une « valeur », synonyme de surcroît de réalisation de soi et de lien social. Ces dernières conceptions sont nées en même temps que le développement massif du travail industriel et de la diffusion du modèle du travail salarié.

Lorsque nous parlons de travail aujourd'hui, c'est donc de cette activité rémunérée et exercée en vue de cette rémunération que nous parlons. Si nous voulons signifier réalisation ou accomplissement de soi, comme si l'on se référerait à ce que le travail a toujours été, par exemple, il vaut certainement mieux utiliser le terme d'œuvre, car l'histoire montre qu'à part dans le discours qui date du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, on n'a jamais songé à associer travail et épanouissement. Si en revanche on veut parler de façon générale des diverses activités, rémunérées ou non, auxquelles l'homme peut se consacrer, alors il vaut sans doute mieux employer le terme d'activité. Quant au terme d'emploi, il appar-

tient à un registre encore différent. C'est la matérialisation en quelque sorte, la localisation par un statut, un contrat, une classification, de l'exercice d'un travail.

## PREMIER DÉBAT : ESSENCE DU TRAVAIL OU TRAVAIL = TRAVAIL SALARIÉ

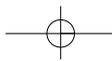
C'est ici que s'ouvre un premier débat, d'importance. Soit l'on accepte cette séquence historique et l'on admet que le travail aujourd'hui c'est le travail moderne, dont les caractéristiques ont été définies au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce cas, on ne peut pas faire comme s'il existait, sous les formes historiques, une essence du travail que nous devrions essayer de retrouver. Soit l'on considère que le travail moderne ou abstrait né au XIX<sup>e</sup> siècle n'est qu'une forme historique particulière qu'a prise le travail et que l'on peut dépasser cette forme historique pour retrouver la vraie essence du travail.

— Au premier choix correspondent par exemple des penseurs comme Hannah Arendt, Habermas, l'École de Francfort, Gorz, ou plus récemment Alain Cotta ou D. Méda (3). Ainsi A. Gorz écrit-il :

« Le travail au sens contemporain ne se confond ni avec les besognes, répétées jour après jour, qui sont indispensables à l'entretien et à la reproduction de la vie de chacun ; ni avec le labeur, si astreignant soit-il, qu'un individu accomplit pour réaliser une tâche dont lui-même ou les siens sont les destinataires et les bénéficiaires ; ni avec ce que nous entreprenons de notre chef, sans compter notre temps et notre peine, dans un but qui n'a d'importance qu'à nos propres yeux et que nul ne pourrait réaliser à notre place. S'il nous arrive de parler de travail à propos de ces activités – du travail ménager, du travail artistique, du travail d'autoproduction – c'est en un sens fondamentalement différent de celui qu'a le travail placé par la société au fondement de son existence, à la fois moyen cardinal et but suprême. Car, la caractéristique essentielle de ce travail-là – celui que nous avons, cherchons, offrons – est d'être une activité dans la sphère publique, demandée, définie, reconnue utile par d'autres et à ce titre, rémunérée par eux. C'est par le travail rémunéré (et plus particulièrement par le travail salarié) que nous appartenons à la sphère publique, acquérons une existence et une identité sociales (c'est-à-dire une profession), sommes insérés dans un réseau de relations et d'échanges où nous nous mesurons aux autres et nous voyons conférés des droits sur eux en échange de nos devoirs envers eux. »

Dans cette perspective, le travail aujourd'hui se confond avec la possession d'un emploi, le travail c'est le travail salarié, et la logique économique, technicienne, rationaliste et capitaliste qui soutient le développement de celui-ci est telle que l'on ne peut plus espérer avoir accès à un autre sens du travail que celui-ci. Dire

(3) D. Méda, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, Paris, Aubier, 1995.



que le travail aujourd'hui c'est le travail salarié, c'est dire en même temps que la rationalité de nos sociétés (pour simplifier marchande, économique et technique) est telle que le travail ne pouvait pas et ne peut plus aujourd'hui prendre une autre forme que le travail salarié, divisé et soumis à la seule contrainte de la maximisation de l'efficacité productive.

— Au second choix correspondent des pensées comme celles de M. Canivet (*in Le Droit au travail*, université catholique de Louvain, ou *La Revue nouvelle*), de John Elster (dans *Is There a Right to Work ? ou Democracy and the Welfare State*), de M. Johada (*The Impact of Unemployment in the 1930 and the 1970*), d'A. Supiot (« Le travail, liberté partagée », *in Droit social*), ou d'Y. Schwarz (*Expérience et connaissance du travail*) ou encore des institutions comme l'Institut de l'entreprise (*Les Attitudes devant le travail*), ou le Centre des jeunes dirigeants (article « L'illusion du plein emploi », *Futuribles*, janvier 1994).

L'idée fondamentale est de montrer que le travail salarié n'épuise pas le concept de travailler et n'est donc pas la seule forme que puisse prendre celui-ci. Il y aurait ainsi une essence anthropologique du travail, faite de réalisation de soi, en même temps que de confrontation aux autres et au monde extérieur, qui aurait pris telle ou telle forme historique, mais pourrait être appelée à en prendre d'autres.

M. Johada écrit ainsi que le travail remplit, hors de sa fonction manifeste (assurer un revenu au travailleur), cinq fonctions latentes indispensables : il impose une structure temporelle de la vie, il crée des contacts sociaux hors de la famille, il donne des buts dépassant les visées propres, il définit l'identité sociale, il force à l'action. Elster ajoute qu'il permet la réalisation de soi et surtout qu'il est source d'estime de soi. Dès lors, réduire le travail au seul travail salarié ou marchand pose problème et ces différents auteurs militent, selon des modalités très diverses, pour une ré-extension du concept de travail, c'est-à-dire pour que soient reconnues comme travail d'autres modalités que le seul travail salarié. D'où également, chez beaucoup de ces auteurs, la mise en place d'une logique articulée autour de l'opposition entre emploi et activités, qui vise à substituer au plein emploi la pleine activité, celle-ci étant la seule susceptible de permettre à tous d'accéder aux contenus positifs du travail, en particulier réalisation de soi, intégration sociale, utilité et légitimité.

Le rapport de l'Institut de l'entreprise consacré aux attitudes devant le travail s'inscrit dans ce courant : « Jeter le travail aux poubelles de l'histoire n'est pas un geste anodin, tant il accompagne l'humanité, du moins depuis le départ du paradis terrestre. Les philosophes estiment même que le travail et l'amour sont les deux valeurs fondatrices de l'humanité, puisqu'elles sont participation à l'invention de l'humanité par elle-même. Tout au long de notre histoire, c'est le travail qui a structuré la société. »

L'article du CJD également : « Cette situation nous a fait prendre pour «règle» ce qui n'a jamais été qu'une

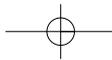
exception historique : le plein emploi nous faisant oublier que l'emploi salarié ne doit pas être le seul vecteur de l'activité sociale, ni l'entreprise le seul lieu de socialisation... Accepter ce questionnement, c'est faire une distinction entre le travail et l'emploi salarié, qui n'en est qu'une forme parmi d'autres. C'est repenser le sens du travail, la place de l'emploi dans la vie des hommes et le rôle de l'entreprise dans la société. C'est s'ouvrir à deux logiques de pensée et d'action, la première que nous appellerons «logique de l'emploi salarié» confond le travail et l'emploi... La seconde, logique de l'activité, est plus novatrice... Cela nous conduit à nous libérer de la stricte notion d'emploi pour retrouver le vrai sens du travail, conçu comme source d'accomplissement et de lien social et de subsistance pour l'homme. »

Le débat entre les deux courants est évidemment essentiel et de la réponse à cette première question dépendent les réponses à beaucoup d'autres : on ne peut certes pas le trancher dans le cadre des travaux du Plan, d'autant qu'il est le plus souvent appuyé sur des positions fondamentales, voire des croyances de chacun. En revanche, ce débat peut être prolongé et approfondi grâce à la convocation d'autres « variables », qu'il s'agisse des preuves qu'apporte chaque courant à l'appui de sa thèse ou des propositions d'action qu'il en déduit.

Peut-être peut-on s'accorder sur le fait :

- que le travail n'a pas toujours assuré les fonctions qu'il assure aujourd'hui et n'a donc pas toujours été « valorisé » comme il l'a été au XIX<sup>e</sup> siècle ou encore aujourd'hui ;
- qu'il a recouvert à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des formes très particulières, doublement matérialisées dans les conditions de travail (entreprise, division du travail) et dans un cadre juridique déterminé dont les formes ne se sont d'ailleurs stabilisées qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle (contrat de travail, subordination, lien synallagmatique entre travail et revenu) ;
- qu'ayant été associé à des représentations très différentes d'une époque à l'autre, il s'agit d'une notion traversée d'historicité de part en part.

Sur ce dernier point, la plupart des sciences sociales s'accordent sur le fait qu'un tournant majeur s'est opéré au XVIII<sup>e</sup> siècle, concrétisé dans l'apparition de la révolution industrielle et des nouvelles conditions de production, mais devancé et accompagné par un mouvement des idées (héliocentrisme, mathématisation de la nature, découverte du « sujet », éthique du labeur) et soutenu par l'autonomisation de la sphère dite « économique », les sciences économiques ayant les premières annexé l'objet travail (de Turgot à Smith). Il est possible qu'à cette grande mutation succède aujourd'hui une autre, qui touche à la fois à la relation concrète des hommes au travail (sous la figure d'un développement massif du chômage) et aux mentalités, c'est-à-dire au type de valorisation désormais attaché à l'acte de travailler. C'est ce que tentent de soutenir un certain nombre d'auteurs.



## DEUXIÈME DÉBAT : LE TRAVAIL PEUT-IL ENCORE ÊTRE UN LIEU D'AUTONOMIE ?

Deux grandes thèses s'affrontent depuis quelques années : certains constatent et annoncent la fin des sociétés fondées sur le travail, comme élément constitutif essentiel, d'autres réfutent cette position.

— La fin de l'utopie du travail autonome et l'effondrement des valeurs traditionnelles des sociétés fondées sur le travail.

Un certain nombre d'auteurs prennent acte du fait que le travail est un phénomène historiquement daté, qui a été valorisé en même temps qu'il prenait sa forme moderne, et aussi en même temps que se développait une rationalité très particulière (capitaliste, économique et technicienne). La domination de cette rationalité est telle qu'il est désormais clair que le travail ne pourra plus être un lieu d'autonomie, parce que cette rationalité est construite autour de la mise en valeur du capital et non de l'homme et quelle pousse à toujours plus diviser, bureaucratiser et priver de sens le travail. La plupart déduisent de leurs théories, observent et appellent de leurs vœux une diminution de la place et du sens du travail humain dans la société.

Habermas (4) est le penseur le plus important à développer cette thèse tout au long de son œuvre : le travail n'est plus la catégorie d'explication dominante de notre société, si par travail on comprend cette praxis particulière qui consiste pour l'homme à s'opposer à la nature et à la transformer en se transformant lui-même, en bonne logique hégélienne et marxienne.

L'analyse d'Habermas ne se fonde pas sur le développement du chômage mais sur le cours particulier qu'ont pris le développement des forces productives depuis le XIX<sup>e</sup> siècle (technique et bureaucratie, instrumentalisation de toutes les relations tissées par l'homme, y compris et surtout le travail) et celui de l'État social. Visant à domestiquer le capitalisme, c'est-à-dire à le conserver en supprimant les effets néfastes, l'État social a fini par renoncer à ses ambitions premières (changer le travail hétéronome en travail autonome) et à se donner comme objectif de dédommager les travailleurs en leur offrant des compensations d'ordre salarial, social et de consommation : « Le citoyen est dédommagé par des droits dans son rôle d'usager des bureaucraties mises en place par l'État-providence, et par du pouvoir d'achat, dans son rôle de consommateur de marchandises. Le levier permettant de pacifier l'antagonisme de classe reste donc la neutralisation de la matière à conflit que continue de receler le statut du travail salarié. »

Or, l'État social a semble-t-il aujourd'hui atteint ses limites, en même temps que s'effondrent toutes les énergies utopiques, en particulier celle qui était *l'utopie propre aux sociétés fondées sur le travail : rendre le travail*

*autonome*. Ce projet, dit Habermas, a été au XX<sup>e</sup> siècle, celui, certes des intellectuels, mais aussi du communisme soviétique, du corporatisme autoritaire italien, allemand ou espagnol ou du réformisme social-démocrate. Si cette utopie particulière s'effondre, c'est non seulement parce que le XX<sup>e</sup> siècle a fini par comprendre que l'abolition des moyens privés de production ne débouchait pas *ipso facto* sur l'autogestion des travailleurs, mais aussi parce que « l'utopie qui se rattache à la société du travail a perdu son point de référence dans la réalité, qui était en l'occurrence la capacité qu'avait le travail abstrait à forger des structures et à donner forme à la société ».

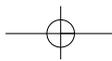
Gorz (5) se rattache également à ce courant, qui justifie justement la dissociation du revenu et du travail par le fait qu'il faut renoncer à l'espoir de réunir activité autonome et vie matérielle. C'est dans *Adieux au prolétariat* que sa pensée est la plus claire : l'expérience soviétique montre qu'il ne suffit pas de répartir les moyens de production pour que le travail soit autonome. La division du travail, la primauté des contraintes issues de l'impératif d'efficacité et du système technique, font que le travail reste le lieu de l'hétéronomie.

Les deux auteurs ont donc en commun de prédire la fin de la société fondée sur le travail parce que cette expression recelait un potentiel utopique, celui de rendre un jour le travail autonome. Le reste s'ensuit : réduction du temps de travail au temps socialement nécessaire pour faire face aux nécessités de la production sociale et prise en charge des fonctions antérieurement ou potentiellement réalisées dans le travail dans le temps libéré. L'objectif étant, dans les deux cas, de retrouver quelque part, et puisque ce n'est pas dans le travail ce sera ailleurs, un minimum de vie d'être vécue ou comme le dit Habermas, « la possibilité d'obtenir des conditions de vie émancipées et à la mesure de la dignité humaine ».

Mais d'autres auteurs développent des pensées proches en se rattachant à des traditions de pensée très différentes : J. Ellul (*Changer la Révolution*), une partie des écologistes et des régulationnistes (Lipietz, Aznar, Boulin), des sociologues anti-utilitaristes (dans le revenu de Mauss, mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales, comme A. Caillé), plus traditionnellement des auteurs comme Ivan Illich, qui prône l'élargissement de la place laissée aux valeurs d'usage (*in Le Travail fantôme*), mais aussi des auteurs comme A. Cotta, plus récemment des auteurs comme A. de Benoist (« L'idéologie du travail », *in Éléments pour une culture européenne*). Quoique très différents, tous ces auteurs ont pour point commun de remettre plus ou moins profondément en cause la rationalité marchande qui s'est développée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle dans les sociétés industrielles.

(4) Habermas, *Écrits politiques*, Éditions du Cerf, 1990 ; *Le Discours philosophique de la modernité*, Gallimard, 1988 ; *La Technique et la science comme Idéologie*, Gallimard, 1975.

(5) *Adieux au prolétariat*, Galilée, 1980 ; *Métamorphoses du travail, quête du sens*, Galilée, 1988 ; *Capitalisme, Socialisme, Écologie*, Galilée, 1991. Nombreux articles du *Monde*, *Transversales Science culture...*



— Le travail, *lieu d'autonomie*, de réalisation de soi et d'intégration sociale.

D'autres courants de pensée s'opposent à ce premier, qui visent tous à faire du travail un acte humain essentiel, dans lequel l'homme se réalise, et qui guettent donc les signes d'une transformation du travail. Si certaines théories prônent une transformation complète des conditions de travail, pour retrouver cette autonomie, d'autres ne le font pas. Très grossièrement, et pour une première esquisse, *trois* grands types d'analyse peuvent être considérés :

- Le *premier* courant rassemble les personnes citées ci-dessus dans le débat sur l'essence du travail : il reconnaît au travail des fonctions d'expression et d'intégration essentielle et souhaite voir celles-ci réapparaître en dehors des formes de travail « classiques », donc par le biais de la notion d'activité. Que cette pleine activité soit développée dans la sphère domestique, dans des secteurs non marchands, dans des activités utiles à la collectivité... elle permet aux personnes exclues du travail classique de continuer à bénéficier des « avantages » du travail. Les solutions concrètes sont diversifiées : création d'un tiers secteur, couplée ou non à un revenu de subsistance, salaire maternel, valorisation des activités utiles socialement, parfois partage du travail classique en même temps que partage de ces nouvelles activités...

Le point commun de ces idées est de prendre acte des tendances actuelles du travail (moindre autonomie et plus grande rareté – le plein emploi est considéré comme une illusion dont il faut désormais se départir) et de récupérer à côté les fonctions positives du travail (l'entreprise n'est pas le seul lieu de socialisation, écrit le CJD).

- Un *deuxième* courant, qui considère également que le travail peut et doit être un lieu essentiel de réalisation de soi et d'intégration sociale, met plus l'accent sur les transformations de l'organisation du travail qui pourraient permettre de rendre celui-ci toujours plus autonome et vise plutôt à transformer le travail classique tel qu'il existe dans les entreprises. Il souhaite voir le travail organisé autrement, pour laisser place à l'expression de l'individu. Ce courant est assez bien représenté par R. Sainsaulieu (*L'Identité au travail*) et la majeure partie des travaux relevant de la sociologie des organisations ou la sociologie des relations humaines.

Ces analyses voient dans le travail la source de la coopération des hommes. L'accent est dès lors plutôt mis sur la domination de la technique et sur les éventuelles transformations à apporter pour rendre le travail plus autonome. On peut ranger dans cette catégorie les analyses d'Ellul, de Sainsaulieu (*L'Identité au travail, sociologie de l'organisation*), mais aussi celles de Roustang, Perret (*L'Économie contre la société*), Laville (*Les Services de proximité*), qui critiquent la conception trop strictement marchande que nous avons du travail aujourd'hui.

L'analyse de Sainsaulieu est assez représentative : après avoir montré que le travail reste « aliénant » et condi-

tionne profondément les individus, l'auteur utilise les principaux résultats des analyses hégéliennes (dialectique du maître et de l'esclave), marxiste et lacanienne, pour en tirer la conclusion que les organisations sont aujourd'hui le lieu essentiel où se détiennent les identités individuelles et collectives. L'entreprise est le principal de ces lieux, il n'en existe même apparemment pas d'autres, toujours selon l'auteur. L'essentiel est donc de rendre ces organisations moins étouffantes, moins contraignantes pour l'individu, et donc de les transformer pour en faire des lieux plus ouverts à l'expression de l'individu, donc plus ouverts à la négociation. Mais il est dit assez peu de choses sur la façon concrète dont l'organisation du travail elle-même, en particulier des processus techniques, peut être transformée pour laisser plus de place à la négociation et aux rôles d'acteurs.

Les récents travaux sur l'économie solidaire de Sainsaulieu et de ses équipes montrent bien la différence qui existe avec le premier courant, même si de fait, de fortes convergences se dessinent : l'auteur en appelle à une hybridation, c'est-à-dire à un mélange, dans les activités productives, d'activités hautement marchandes et d'activités sorties de la pure logique de la rentabilité. Mais cela se passe toujours à l'intérieur de la sphère marchande et de l'entreprise, celle-ci continuant d'être considérée comme un lieu essentiel de sociabilité.

On peut voir cela également dans la revue *Travail* et les résultats du colloque « Pour une économie solidaire » où sont proposées des formes plus « humaines » de travail, qui laissent moins de place à la rentabilité, valorisation, marchandisation des rapports et sont hybridées avec des formes qui laissent plus de place aux rapports sociaux, à la production de valeurs utiles... Double tendance dans cette catégorie : améliorer l'organisation du travail en laissant plus de place aux travailleurs, à leur expression... et critique d'une société où toutes les activités ressortissent à la compétitivité, et la concurrence. Pour ces auteurs, il y a possibilité de coexistence entre plusieurs secteurs, régis par des logiques différentes.

Un certain nombre d'analyses actuelles (sociologie des organisations, psychologie économique, analyse des ressources humaines et même management en général) se veulent tournées vers cette amélioration de l'organisation du travail au sein de l'entreprise et donc conservent comme postulat fondamental que le travail reste le lieu essentiel de socialisation, en même temps que l'entreprise.

- Le troisième courant important est celui qui est issu du marxisme et qui vise à conserver au travail sa valeur, en particulier collective. Depuis quelques années les deux revues *Futur antérieur* (6) (dirigée par J.-M. Vincent) et *Actuel Marx* (dirigée par Jacques Bidet) s'intéressent de très près au travail et y ont consacré des colloques et des numéros spéciaux. Comme les deux

(6) FA n° 10, dont la plupart des articles sont consacrés au travail et n°16, 1993, intitulée « Paradigmes du travail », colloque organisé à partir de ce dernier numéro. *Actuel Marx* a organisé un colloque en janvier 1994, avec à peu près les mêmes intervenants et intitulé « La crise du travail ».

premiers courants celui-ci reconnaît au travail des vertus et des fonctions essentielles. Il s'inscrit dans le chemin ouvert par Hegel et Marx, qui voient dans le travail l'essence de l'homme ou du moins la fonction de production de l'homme par lui-même. En revanche, il vise à transformer profondément les conditions actuelles de travail, conditions économiques et juridiques au moins.

Les deux revues posent surtout la question de la centralité du travail : « Ce grand ébranlement semble remettre profondément en cause la culture liée au mouvement ouvrier et socialiste. D'aucuns pronostiquent la fin de la centralité du travail, la disparition des classes sociales, le repli inéluctable de la production sous la contrainte écologique, le déclin sans retour de toutes les idéologies de réforme radicale, l'agonie du socialisme, lié à un monde en voie de disparition. La tradition marxiste est particulièrement visée, qui centre son analyse de la société sur la sphère de la production (7) ».

Parmi les auteurs ayant collaboré à ces manifestations et résumant le mieux les positions dont il est question, il faut citer Yves Schwarz, philosophe à Aix-en-Provence, qui a lancé depuis plusieurs années un groupe interdisciplinaire comprenant des syndicalistes, pour analyser les formes concrètes du travail aujourd'hui. Sa thèse est consacrée au travail (8) et il a produit depuis beaucoup d'autres travaux (9). L'un de ses élèves, Yves Clot, défend des thèses voisines.

Il s'agit, en résumant grossièrement, de montrer que l'acte de travail est toujours beaucoup plus riche qu'on ne le croit, et ce, malgré les contraintes qui s'y appliquent de l'extérieur : taylorisme... Dans l'acte de travail, sont convoqués les traditions, le savoir-faire, mais aussi toute l'habileté personnelle de chaque travailleur. Dans le travail, se détermine donc une approche particulièrement riche d'ouverture au monde et aux autres. Ceci s'inscrit dans une dialectique plus générale du global et du local, qui « exclut qu'une activité humaine puisse être analysée comme une séquence d'actes rigoureusement déterminée » (Y. Schwarz).

Yves Clot, quant à lui, revisite en quelque sorte le projet et la réalité du taylorisme pour montrer que celui-ci, loin de réduire toutes les conduites humaines à un seul modèle prédéterminé, a permis de mettre en évidence, voire d'utiliser les capacités d'invention et d'adaptation du sujet au travail : « En prétendant arracher l'initiative de la formalisation à ceux qui travaillent pour la coaguler en face ou au-dessus d'eux, dans les bureaux, le taylorisme est à l'origine de tensions inattendues. D'un côté, il rompt la continuité dynamique du travail de formalisation au sein de l'atelier pour le soumettre à

l'antagonisme social. Mais de l'autre, justement, il braque le projecteur sur ce qu'il veut éliminer : la nécessité de l'initiative du sujet humain à la source de toute formalisation » (Y. Clot).

Les analyses de certains ergonomes visent le même objectif : par exemple celle de C. Dejours (10). La thèse de l'auteur est qu'au sein du travail même le plus contraint, le sujet parvient, en jouant avec ces contraintes, à faire jouer et à faire s'exprimer sa liberté. « Accomplir une tâche suppose de prendre des libertés par rapport à l'organisation prescrite du travail, et donc de tricher par rapport aux procédures, aux règlements et aux réglementations... La tricherie suppose des efforts d'imagination et l'exercice d'une forme spécifique d'intelligence, l'intelligence ruse ou métis. En d'autres termes, la tricherie est une contribution du sujet à l'organisation du travail. » Cette notion de tricherie, qui consiste à jouer avec les contraintes, est donc centrale dans cette analyse : dans cet acte, le sujet se trouve et lie des liens de coopération avec les autres.

Ce courant de pensée comprend aussi des économistes, comme P. Zarifian (11). Cet auteur se réclame de la pensée d'Habermas. Son propos est de montrer que dans le travail aujourd'hui on trouve ce que Habermas appelle la communication, forme de relation typiquement interhumaine, qui s'oppose justement au concept de travail pensé classiquement comme l'opposition homme-nature. La thèse de Zarifian est que le contenu du travail est aujourd'hui en train de changer fondamentalement et qu'il est en train de devenir un lieu réel de socialisation, coopération et autonomie : « La communication prend une part prépondérante dans la socialisation coopératrice et devient la source centrale de l'efficacité productive »... « La question de l'autonomie s'impose à l'encadrement d'entreprise, non seulement pour des raisons d'efficacité, mais aussi parce qu'elle devient une revendication politique incontournable exprimée par une partie de la population industrielle. Ceci se formalise à une échelle large dans les nouveaux systèmes de classification qui placent le critère d'autonomie au travail comme un critère fort. »

Ces analyses s'appuient sur des études françaises ou internationales qui montrent que le paradigme du travail aujourd'hui n'est plus le travail industriel, mais le travail appuyé sur les nouvelles technologies qui font plus de place à l'initiative et l'intelligence humaines. Ce sont les thèses de Kern et Schumann en Allemagne.

Rappelons que ce courant s'oppose fondamentalement aux idées d'A. Gorz, ou à toutes celles qui visent à diminuer la place du travail dans notre société : « Pour Gorz, la libération du travail ne peut résider que dans la libé-

(7) Présentation du colloque *d'Actuel Marx*, intitulé : « La crise du travail ».

(8) Yves Schwarz, *Expérience et connaissance du travail*, Paris, Messidor, Éditions sociales, 1988.

(9) Du même auteur : *Travail et usage de soi*, Éditions sociales, « L'avenir du travail, travailler, gérer », *Société française*, n°27, 1988 ; *L'Enigme du*

*changement : de l'expérience au concept, qu'est-ce qui change au plan du travail de la gestion, Performances ; concept, expérience, travail, langage*, Pirrtem, 1990 ; *Travail et philosophie, convocations mutuelles*, 1992.

(10) « Coopération et construction de l'identité en situation de travail, in *Futur antérieur*, op. cit.

(11) P. Zarifian, *La Nouvelle Productivité*, L'Harmattan, 1991 et *Travail et communication dans les industries automatisées*, 1993.

ration de l'industrialisme, dans l'alternative éthique radicale du capitalisme. Redonner son sens au travail signifie pour Gorz chercher du sens dans le non-travail... Mais comment Gorz peut-il ne pas comprendre que c'est à partir de la profondeur de l'insertion de la force de travail dans le capital que tout futur prend forme... et qu'il vaut mieux rester sur le terrain que nous offre le marxisme : celui de la critique du travail... *en luttant contre l'hétéronomie du travail* (12). »

---

## POSTULATS

On voit que cette série d'analyses repose sur plusieurs postulats. Ils concernent, d'une part, l'autonomie du travail et, d'autre part, la raréfaction du travail humain. En effet, chacun de ces courants repose sur une très forte option quant à la possibilité pour le travail classique d'être ou non *un lieu d'autonomie*, c'est-à-dire un lieu où la personne puisse exprimer sa personnalité, avoir l'impression de créer ou de contribuer à la création de quelque chose et ne pas être soumise à un ensemble technique opaque. On sait que de nombreux travaux, auxquels se réfèrent d'ailleurs les thèses des auteurs que nous avons cités, traitent de ces questions, les uns montrant que grâce aux nouvelles technologies, l'homme est en train de reconquérir une certaine auto-

nomie dans son travail (polyvalence, maîtrise de systèmes complexes, appel à l'intelligence...), les autres montrant au contraire que les nouvelles conditions et contraintes de la production moderne rendent à tout jamais impossible la maîtrise par l'homme de son travail. Il y a là un ensemble de questions qui renvoient à d'autres travaux du groupe de prospective et dont on voit qu'elles sont déterminantes pour la résolution de questions plus générales.

Deux questions sont particulièrement importantes : l'organisation du travail qui devient dominante aujourd'hui rend-elle le travail plus autonome ou plus hétéronome (et la réponse est-elle modifiée selon le degré de formation des personnes ou bien celui-ci n'a-t-il aucune influence) ? Si oui, est-ce le cas pour une majorité de travailleurs ou seulement pour une élite parmi ceux-ci ? Le second postulat concerne *la raréfaction du travail humain* : peut-on affirmer, comme le font de très nombreux auteurs, que le travail humain, au moins au sens classique, va devenir de plus en plus rare ? Peut-on obtenir la même production avec de moins en moins de travail humain ? Jusqu'où peuvent aller les gains de productivité obtenus par le recours croissant aux systèmes techniques ?

---

(12) J.-M. Vincent, *Critique du travail*, PUF, 1987.